



### Légitime défense

A côté de l'éloge — assez mince, on l'a vu — le retour de l'U. R. S. S. amène sans détour la question la plus grave et la plus urgente qui se puisse poser en ce premier tiers de siècle : tout homme faisant sien l'idéal communiste, doit-il accepter comme autant d'authentiques victoires les réalisations du seul régime actuellement capable d'affirmer cette cause en plein sol et de l'imposer au reste du monde ?

Au terme de son examen de conscience, André Gide répond avec l'humilité du vrai courage : « Ce serait une très grave erreur d'attacher l'une à l'autre l'idée communiste aux directives soviétiques trop étroitement de sorte que la cause puisse être tenue pour responsable de ce qu'en U.R.S.S. nous déplorons... »

« L'U.R.S.S. n'a pas fini de nous étonner et de nous instruire. »

Ces deux affirmations ne sont contradictoires qu'en apparence. Elles invitent à travailler en dehors de l'orthodoxie mais, le plus souvent, avec elle (tacitement, puisqu'officiellement toute réserve formulée à l'endroit de la Troisième Internationale est le signe flagrant d'un esprit contre-révolutionnaire). Devant l'irréversible, cette obéissance bien tempérée ménagerait un retour à l'intransigeance initiale. Et sans attendre la catastrophe — mieux vaut prévenir que guérir — un levain de défiance entre les meilleurs ne pourrait entraîner que le redressement sans secousse d'une politique funeste par défaut total de rigueur.

André Gide revient de Russie — il est déçu. Par probité, par un besoin héroïque de franchise qui porte bien sa marque, il nous met en garde au risque de perdre nombre d'amis et ce halo dérisoire d'idole européenne dont quelques personnages sans scrupules, pour la plus grande gloire du parti (!), ne sont pas fait faute de l'accabler.

« Si je me suis trompé d'abord, le mieux est de reconnaître au plus tôt mon erreur ; car je suis responsable, ici, de ceux que mon erreur entraîne. Il n'y a pas, en ce cas, amour propre qui tienne ; et du reste, j'en ai fort peu. Il y a des choses à mes yeux plus importantes que moi-même ; plus importantes que l'U.R.S.S. : c'est l'humanité, c'est son destin, c'est sa culture. »

Où en est la Russie soviétique ? A un degré d'industrialisation et de mise en valeur du territoire qui serait hautement admirable s'il n'était atteint au préjudice même des bases lénino-marxistes.

Le rétablissement de l'inégalité dans les salaires (le stakkanovisme est au nouveau régime ce que le knout était à l'ancien), la loi récente contre l'aportement, la survivance de la notion d'inférieur (mendiants — rares cependant ; servilité des domestiques — « responsables ») sont comme autant de coups obliques, difficiles à réparer.

Par crainte des impérialismes nippons et allemands, et pour qu'à défaut d'un cœur communiste tout citoyen soviétique ait quelque intérêt personnel à défendre, Staline a cru devoir reconnaître la propriété privée : « Avec la restauration de la famille (en temps que cellule sociale) de l'héritage, et au delà, le goût du lucre, de la possession — particulièrement, reprennent le pas sur le besoin de camaraderie, de partage et de vie commune. Non chez tous, sans

« doute, mais chez beaucoup. Et l'on voit se reformer des couches de société — sinon déjà des classes, une sorte d'aristocratie ; je ne parle pas ici de l'aristocratie du mérite et de la valeur personnelle, mais bien de celle du bien-penser, du conformisme, et qui, dans la génération suivante, deviendra celle de l'argent. »

De si bas accommodements n'ont pu toucher la minorité révolutionnaire ; à son usage, et partant du principe que l'important, ici, c'est de persuader aux gens qu'on est aussi heureux que, en attendant mieux, on peut l'être ; de persuader aux gens qu'on est moins heureux qu'eux partout ailleurs », une censure volontiers terroriste a suscité une sorte de « complexe de supériorité » sur tout autre pays, très proche de la Kultur germanique d'avant-guerre, et qui, selon Trotsky, est l'esprit même du national-bolchevisme. Les exemples qu'en donne André Gide ne laissent d'être inquiétants. Le journal La Pravda tamise les nouvelles étrangères et les présente sous un jour d'horreur froide ou d'insigne cocasserie. Dans n'importe quel domaine, en U.R.S.S., on ne peut avoir d'autres opinions que celles dispensées par les feuilles officielles (ouvriers insensibles aux événements d'Espagne tant que les dirigeants n'ont pas précisé leur attitude à cet égard).

Quant aux révolutionnaires les plus purs et les plus particulièrement armés, il a bien fallu les faire disparaître. Les sentiments qui précipitèrent l'insurrection d'octobre 1917 (« Je les compare à ce que j'étais grâce auxquels on élève une arche, mais qu'on enlève après que la clef de voûte est posée ») sont tarés de contre-révolutionnaires parce que l'esprit critique, qui n'admet ni concessions ni compromissions successives doit être supprimé ou faire place à (mieux que du conformisme) une sorte de renoncement enthousiaste. Le Trotskysme est donc là-bas la très arbitraire étiquette du dépotisme ou l'on verse, pêle-mêle, tous les opposants — du plus intègre au pire bandit.

« Supprimer l'opposition dans un Etat, ou même simplement l'empêcher de se produire, c'est chose extrêmement grave : l'invitation au terrorisme... »

« Sans contrepois, comment l'esprit ne verserait-il pas tout dans un sens ? C'est, je pense, une grande sagesse d'écouter les partis adverses ; de les soigner même au besoin tout en les empêchant de nuire ; les combattre, mais non les supprimer. Supprimer l'opposition... il est sans doute heureux que Staline y parvienne si mal. »

Ces paroles sans passion nous invitent à réviser les procès Trotsky et Victor-Serge ; à remettre en doute la culpabilité de mea culpa tapageurs, ceux de Rakousky et de Karl Radek entre autres.

L'absurdité radicale de certains états de choses (complète dépersonnalisation du citoyen soviétique) et de certains systèmes (culture dirigée ; ses méfaits dans l'art et dans la littérature ; lutte anti-religieuse menacée en dépit du bon sens et qui laisse le travailleur sans défense critique et non raciné contre une épidémie mystique toujours à craindre) ; journal mural ou l'auto-criti-

que ne joue un rôle qu'on devine d'une ligne donnée et non en profondeur véritable) est d'une si redoutable monstrosité tactique que nous préférons glisser sans commentaires.

Il ressort de tout cela qu'il n'est pas la dictature d'une classe — le prolétariat — mais bien au contraire celle de l'homme dont le régime remplace dans chaque foyer l'école déchu de Staline qui, tolérant les plus lourdes flagorneries à son adresse, met entre le peuple et lui une effroyable, mais infranchissable distance.

On aurait aimé qu'André Gide recueillît quelques témoignages décisifs sur le dictateur. Dieu d'amour et de haine, ou premier serviteur de l'Etat.

« Que Staline ait toujours raison, cela revient à dire que Staline a raison de tout ». Et voilà bien le principal danger : une cause inouïe est entre les mains d'un seul, qui ne paraît pas particulièrement s'interdire le souci d'un mythe personnel.

Sera-t-il, sur le plan du matérialisme historique, l'instrument d'une déchéance ou celui d'une plus complète et lointaine réussite ?

« Staline, dans l'établissement du premier et du second plan quinquennal, a fait preuve d'une telle sagesse, d'une si intelligente souplesse dans les modifications successives qu'il a cru devoir y apporter que l'on en vient à se demander si plus de constance était possible ; si ce progressif détachement de la première ligne, cet écartement du Léninisme n'était pas nécessaire ; si plus d'entêtement n'exigeait pas d'un peuple un effort surhumain. De toute manière, il y a à déboire. Si ce n'est pas Staline, alors c'est l'homme, l'être humain qui déçoit... »

« Qu'il y ait divergence de l'idéal premier, voici qui ne peut être mis en doute. Mais devons-nous mettre en doute du même coup, que ce que l'on voulait d'abord fut aussitôt possible. A y a-t-il faille ou opportune et indiscutable accommodation à d'imprévues difficultés ? »

« Ce passage de la « mystique » à la politique entraîne-t-il fatalement une « dégradation » ? Car il ne s'agit plus ici de théorie ; on est dans le domaine pratique ; il faut compter avec... l'ennemi. »

Cependant, « les fronts n'ont jamais été plus courbés » et la nécessité s'avère à ce jour imminente d'un brusque ressaisissement qui risque d'être aussi brutal que celui qui mit fin à la N.E.P. Essayons de conclure.

Le service essentiellement public du Retour de l'U. R. S. S. est de poser le double problème :

1° Que peut, pour une cause donnée, un homme qui, détournant de celle cause la multitude, en a fait le monopole ?

2° A quel point de démission provisoire une gigantesque entreprise (en l'espèce, l'élaboration du communisme en Russie) devient-elle ruine ?

André Gide ne rompt aucun pont : il veut attendre encore, croire plutôt que désespérer. Mais l'aïeule angossée qu'il jette est bien propre à nous préserver d'un plus sombre réveil — à nous prémunir contre l'éclat possible d'une trahison.